



Mélee de casuels dans une ville quelconque

Le *Casual*, un nouveau genre de hooligan

Loin du stade et de la police

Cécile Collinet
Denis Bernardeau Moreau
Julien Bonomi

Si l'on en croit les analyses portant sur la sociologie du sport et ses thématiques majeures (Collinet, 2002 ; Collinet, Taleb, 2008) le football et ses supporters sont des objets privilégiés pour les sociologues. Nombreux sont les travaux analysant le phénomène du spectacle sportif soit sous l'angle ethnologique (Bromberger, 1995), sociologique (Mignon, 1998 ; Bodin, 1999) ou critique (Brohm, 1993). Dans cet ensemble dense, les phénomènes extrêmes, le hooliganisme et le « supportérisme passionnel » (Bodin, *op. cit.*), retiennent particulièrement l'attention comme manifestation d'une société fragilisée.

L'hooliganisme est né après la seconde guerre mondiale. Devenu particulièrement actif dans les années 1960, il se révèle après les tristes événements du Heysel (1985). Très vite, les *skinheads* vont incarner ces groupes violents et dangereux qui revendiquent leur appartenance populaire et ouvrière et leur goût absolu pour la violence et la destruction. Cinquante ans plus tard, les figures du hooliganisme ont changé. Très structurés et socialement intégrés, les hooligans d'aujourd'hui affichent un style différent. Bromberger (*op. cit.*) distingue dans le stade les simples spectateurs, les ultras (groupes bien structurés d'inspiration italienne qui animent la tribune) et les hooligans.

Si la violence apparaît comme le trait majeur de la typification du hooligan par rapport aux autres catégories de supporters, c'est aussi la passion du football qui l'anime comme le souligne Bodin (*op. cit.*). Le hooligan est un supporter passionné qui défend les couleurs de son club et son drapeau. En témoignent les propos de Jean : « À la base, j'étais un fan ordinaire, mon père et mon frère m'emmenaient assez souvent au stade. Un jour je me suis abonné à la tribune Auteuil, j'étais fasciné par l'ambiance, les fumi-gènes, tout ce spectacle à l'Italienne... Je me suis senti de plus en plus impliqué dans le club et à défendre ses valeurs et j'ai pu voir quelques bagarres de hooligans. Pour moi, ils étaient les meilleurs représentants de nos couleurs, ils se battaient pour le club, pour son image ». La culture hooligan est celle de la violence organisée et préméditée qui,

pour échapper à la police, tend à s'exporter hors de l'enceinte sportive. Elle se caractérise par « l'autonomisation de la rivalité entre supporters autour d'enjeux qui ne recourent plus ceux de la compétition sportive ». (Mignon, 1995, p. 18). Le football ne devient dès lors qu'un moyen pour lui d'affirmer son pouvoir sur les autres. Par le recours quasi systématique à cette violence, le hooligan constitue une forme exacerbée d'expression masculine, juvénile et urbaine particulièrement spectaculaire.

Les analyses sociologiques tentent souvent de comprendre l'enracinement social du développement des violences dans les stades ou en relation avec les événements sportifs qui s'y déroulent. Pêle-mêle, on peut repérer dans les divers travaux des causes liées à une société délétère et à une crise générale des collectifs : crise de l'État providence, effondrement des politiques d'émancipation collective, épuisement des mouvements sociaux, fin des représentations sociales en termes de classes sociales, crise des États nation avec la mondialisation, essor des valeurs individualistes sur le mode hédoniste et concurrentiel, réponse à un mouvement de décivilisation ou même trouble de l'identité masculine (Mignon, 1995, p. 14). Pourtant, il serait faux de croire que le hooligan puise toutes ses ressources dans les milieux populaires les plus défavorisés. Le hooligan a changé. Il est socialement intégré et revendique son apolitisme. De ce point de vue, le style « Casual » en est une forme d'expression particulièrement intéressante à analyser. Mignon évoque ce type de hooligans anglais qu'il nomme Casuals et qu'il définit comme des « supporters qui refusent les comportements et les signes distinctifs traditionnels du supportérisme. Le nom de Casuals vient de ce qu'ils s'habillent « sport » mais aussi « smart » (les marques), comme tout garçon ordinaire qui suit la mode... » (Mignon, 1995, p. 25). Pour Bromberger, le



DENIS/REA

Mélee de supporters dans le stade à la fin d'un match

Casual est un « supporter à l'apparence ordinaire » (Bromberger, 1995) qui s'habille de manière sobre pour venir au stade, ne portant aucun signe distinctif ostentatoire « typé » hool mais mise davantage sur une certaine forme de dandysme vestimentaire. À Paris, on estime le nombre de Casuals à quelques centaines, comprenant les meneurs qui planifient les rendez-vous et organisent les rencontres et les suiveurs qui trouvent dans la culture Casual un moyen d'identification et de socialisation. Le phénomène Casuals n'est cependant pas spécifique à la région parisienne. La plupart des groupes de supporters français et européens ont adopté ce nouveau genre de supportérisme extrême.

Notre projet ici est de rendre compte d'une enquête de terrain sur une population de deux groupes de supporters du PSG¹ dans lesquels nous avons pu observer l'importance de la mode « Casual » ne limitant plus ce genre de hooliganisme à l'Angleterre comme le sous-entendent les travaux de Mignon. Si le « Casual » retient notre attention, c'est pour deux raisons. D'abord parce qu'il est un hooligan et à ce titre partage de nombreuses caractéristiques avec l'ensemble des autres membres de ce mouvement, souvent bien explorées par la littérature sociologique. Ensuite et surtout, parce qu'il en propose une forme particulière. Il développe des formes de pratiques et une culture singulières qui contribuent à transformer les caractéristiques du hooliganisme telles qu'on les connaissait jusqu'à présent.

Cinq traits caractéristiques nous permettront de définir le Casual comme un hooligan mais aussi d'en préciser la spécificité afin de mettre au jour une tendance relativement nouvelle qui se dessine au sein de certains groupes d'hooligans.

L'usage de la violence

Comme nous l'avons évoqué plus haut, le hooligan se distingue des autres supporters par sa violence. Chez les hooligans Casuals que nous avons observés, la violence dépasse l'affrontement spontané de deux bandes rivales. Ils ont une volonté acharnée d'en découdre ouvertement et consciemment. Cette violence change de statut pour devenir un style de vie revendiqué, une recherche de plaisir

1. Notre enquête a duré un an et s'est faite en deux temps. Le premier a consisté en l'immersion d'un étudiant dans des groupes de supporters Casuals (35 individus ont ainsi été observés). L'immersion a été possible par la participation de l'étudiant à ces groupes en tant que suiveur. Le deuxième s'est fait sur la base du volontariat et d'entretiens avec sept informateurs volontaires. La sensibilité du terrain d'enquête n'autorise pas à donner le nom des bandes (elles revendiquent appartenir au mouvement « Casual »), ni celui des individus. Des pseudonymes ont été attribués à chacun. Les précisions méthodologiques sont données en annexe.

affirmée : « Ce qu'on aime c'est sentir l'adrénaline monter, cette sorte de pression avant d'aller se battre. Et le foot ce n'est qu'un prétexte pour se foutre sur la gueule, loin des stades et loin de la police. (...) C'est ça une bagarre de hooligans, un combat de rue intense qui procure de multiples sensations fortes et qui permet à chacun de se surpasser pour les autres et pour eux-mêmes. Et souvent alors qu'on goûte à ce genre d'émotions, il est difficile de s'en détacher, on devient dépendant. On veut toujours se battre de plus en plus, prendre de plus en plus de risques et à la fin il est très difficile de se retirer, de se ranger » (Julien). Nous verrons cependant que malgré cette revendication de violence brute, se cache des systèmes organisationnels bien définis répondant à une logique sociale qui dépasse la seule violence pure.

Le hooligan se caractérise par l'expression volontaire de sa violence car sans elle, il n'existerait pas. Cette violence est certes ritualisée mais aussi organisée et préméditée. Si la structuration du groupe permet son exacerbation, elle permet aussi de la réguler car les comportements des hooligans sont moins le fait d'actes individuels et anarchiques que la conséquence de stratégies d'attaque définies préalablement.

En outre, la violence devient un facteur de promotion sociale au sein du groupe dans le sens où elle valorise les plus vaillants, ceux qui sont reconnus parmi les meilleurs, ceux qui s'illustrent par leur courage. « Un mec qui se bat bien, qui se cogne avec ses tripes et qui ne lâche rien sera super respecté dans le milieu. Plein de mecs se font des réputations de dingues comme ça » (Denis).

L'image du guerrier individuel mû par sa seule violence ne correspond donc pas exactement au mode de fonctionnement collectif des hooligans. En effet, la violence est également le ciment du groupe, elle participe à sa construction identitaire (Bodin, 1999, p. 166) : Elle procède de « la transgression de certaines normes et crée une forme de complicité délictuelle (). Elle concourt alors à constituer la conscience d'un groupe en faisant éprouver les solidarités temporaires nées de l'affrontement, elle contribue à la création d'une mémoire transmissible, preuve d'une histoire » (Mignon P., 1998, p. 53).

Aussi la violence constitue-t-elle une réelle opportunité d'ascenseur social au sein des groupes assez fortement structurés. Si chaque bande affirme en interne son homogénéité autour de valeurs de solidarité et de respect mutuel, en externe, elle doit prouver sa supériorité physique et montrer que sur le terrain elle est la meilleure : « La bagarre c'est notre championnat à nous. Et historiquement nous sommes les meilleurs. Nous avons un rang à tenir et la réputation est très importante dans ce milieu. Dans le combat chaque membre du groupe se sent devoir prouver qu'il a sa place au sein de la bande » (Fabrice). « On recrute par connaissance mais surtout à la gueule du client. Je n'ai pas envie d'avoir à côté de moi un mec sur qui je ne peux pas compter lors d'une baston. Dans ce genre de situation,

on doit compter les uns sur les autres et surtout ne jamais laisser un pote en galère » (Denis).

Le hooliganisme cultive la loi du talion où le conquérant est celui qui sort vainqueur du combat parce qu'il est le plus fort, où le dominateur est le guerrier méritant et héroïque. La victoire lui consacre la suprématie sur les vaincus. L'aspect individuel est tout aussi prégnant que le collectif. On retrouve ici dans la volonté de dépassement de soi de nombreuses théories relatives à l'usage du risque : « La multiplication des sensations, quelle qu'en soit la source, constitue une accumulation de preuves de sa propre existence » (Mignon, 1998, p. 132). C'est notamment ce que s'attache à montrer Le Breton (1991) à propos du développement des pratiques physiques risquées qui répondent, selon lui, au fait que la société ne procure plus les limites et les repères dont l'individu a besoin, le poussant ainsi à chercher une sorte de corps à corps avec la mort comme limite ultime.

Comme tout hooligan, le Casual se distingue donc par une culture de la violence volontaire et planifiée de ses actions mais plus que tout autre hooligan, il intègre cette violence dans un mode de vie détaché territorialement (mais non symboliquement) du spectacle sportif et rationalise sa pratique.

La rationalisation des actions violentes

Si les années 1980 marquent le développement de l'esprit d'entreprise, de réussite sociale comme valeurs cardinales, Mignon explique qu'elles génèrent aussi un « processus d'organisation d'activités guerrières » (Mignon, 1995, p. 26). La rationalisation dont les conditions imposent une répartition des tâches et une hiérarchisation des fonctions des acteurs (Bernardeau Moreau D., 2006), prend la forme dans notre cas d'organisations ou de troupes organisées de supporters ayant le nom de *firms* (comme la célèbre « Casual Firm ») ou de *crews* (bandes) suivant ainsi un modèle organisationnel proche de l'entreprise et rejoignant la mode hooligan anglaise. Dans un esprit de concurrence généralisée et de confrontation systématisé, les *firms* doivent se battre pour affirmer leur place et leur pré carré. « Chaque *firm* doit conserver son statut et assumer sa place dans le monde hooligan » (Julien). Il est symptomatique d'observer que les actions se détachent de plus en plus du déroulement concret du match au profit d'un affrontement voulu, planifié avec d'autres supporters (Mignon, 1998, p. 116) en dehors des stades. Il s'agit d'une nouvelle violence détachée du match, de son résultat et de ses tribunes. La violence des hooligans est préméditée, centrale et non réactive.

Pour Mignon, les Casuels, officialisant la désagrégation du monde ouvrier et anticipant la perte de ses dernières positions, n'ont gardé de celui-ci que la violence pure et le sens de l'organisation (Mignon, 1998, pp. 135-136). Les

bagarres se déroulent ainsi de plus en plus à partir des années 1980 dans des espaces urbains : transports en commun, discothèques, stations d'autoroute parkings, parcs ou péri-urbains : terrains vagues, et beaucoup moins dans les stades². La temporalité du match, seule, précise les moments d'affrontements, les territoires, eux, s'autonomisent et se définissent dans une double logique : se distinguer des autres supporters mais aussi échapper à la police. La plupart des groupes aimant à « s'échauffer » avant chaque match, il n'est pas rare que les rendez-vous soient pris la veille. Comme lors d'une bataille militaire, le terrain est alors préparé et les troupes positionnées.

La rationalisation du mode de fonctionnement se donne à voir dans le combat mais aussi dans la structuration des groupes. Les ultras, note Bromberger, « forment le plus souvent des associations rigoureusement structurées, disposant d'un local et dont la répartition des tâches est soigneusement planifiée » (Bromberger, 1998, p. 103). Les bandes sont organisées avec leurs membres, leurs chefs, leurs règles internes, leurs uniformes, leurs territoires. Elles ont un siège dans un bar ou dans un local en ville où elles préméditent leur coup et organisent leurs futurs « faits d'arme ». Au cours de la semaine, les membres *leaders* préparent les actions qu'ils mèneront lors des matchs, planifient leurs déplacements. Les groupes sont constitués de manière pyramidale. À leur tête, les meneurs sont des membres historiques du groupe, qui ont déjà fait leurs preuves. « Le ou les meneurs ont une grande responsabilité au sein du groupe et l'expérience du terrain » (Julien). Le noyau dur est ensuite constitué des hooligans les plus assidus et les plus impliqués dans le groupe. « Leur ancienneté est respectable. L'ensemble constitue une « famille », un « clan » fondé sur l'adhésion et l'unité. Le recrutement se fait sur la base de relations, et d'affinités » (Fabrice). Ensuite viennent les suiveurs. Ils aspirent à devenir membres et participent aux actions du groupe : « On peut compter une bonne centaine de suiveurs à Paris, et seulement cinq ou six gravitent autour de notre bande. En dix ans de stade, peut-être que seulement trois ou quatre mecs sont rentrés chez nous » (Denis).

Ce mode d'organisation structuré renvoie à un système clanique à forte cohésion et très fermé. « On est méfiant chez nous, c'est super dur de rentrer » (Julien). « La confiance est dure à gagner dans le milieu hooligan » (Denis). C'est un monde hermétique qui, pour se protéger de la police, recherche les moyens d'être invisible pour les autres mais visible entre eux. Pour adhérer à ce groupe, il faut faire ses preuves, prouver sa loyauté au groupe et son courage dans le danger. Par ailleurs, lors des bagarres, une organisation assez rationnelle, de type presque sportif se met souvent en place. Ainsi, par exemple, il n'est pas rare que les groupes s'habillent de manière à se faire reconnaître par leurs pairs et mieux structurer l'affrontement : « On a vu quelque fois apparaître des chasubles pour mieux distinguer chaque bande. On forme comme des compétitions sportives de

hooligans. Le but c'est mettre en fuite l'équipe adverse » (Julien).

Le hooliganisme est une façon de vivre avec ses codes et ses signes de connaissance. On a affaire à une culture hooligan qui fonctionne sur des valeurs et des règles précises. Ils sont supporters de leur club mais ils sont aussi des amis qui se côtoient en dehors des matches. La violence est leur mode d'expression, elle est ce que certains appellent *a way of life*, un mode de vie, une manière d'être et de s'exprimer. Dans la violence, les hooligans revendiquent une certaine « éthique du combat de rue » et des codes de conduites lors des bagarres. Ainsi, ils ne frappent pas un hooligan à terre, ni ne frappent une personne extérieure. Ils n'utilisent pas d'armes non plus. « On ne tape pas des gens au hasard, on ne frappe que des gens qui veulent en découdre » (Fabrice). Émerge chez les Casuels un système organisationnel. C'est une compétition parallèle avec ses codes et ses règles qui place au cœur de l'action de ses membres des actes violents garants de l'identité du groupe et présentant une forme de violence urbaine masculine caractéristique.

Des valeurs traditionnelles de la masculinité

Pour Mignon, la mobilisation autour du football se nourrit des troubles de l'identité masculine en exacerbant un modèle de virilité répondant à des valeurs populaires telles que la défense du territoire et la manifestation de la force physique. C'est aussi ce que montre Lagrange (1998) lorsqu'il étudie différentes formes de violences urbaines. C'est en 1975, selon l'auteur, année qui met un terme aux Trente Glorieuses, que le mouvement historique de pacification des mœurs s'infléchit sensiblement. Qu'il s'agisse des violences exercées contre soi ou de la montée des atteintes contre les personnes, la société française entre dans un nouveau « régime de violence » (Lagrange, *op. cit.*) dont les causes sont multiples : apparition du chômage de longue durée, fragilisation du corps masculin et de l'autorité familiale, crise de l'initiation adolescente.

C'est aussi ce qu'avance Ehrenberg, les hooligans « concrétisent une idée de la virilité, un mélange de résistance physique, de force et de dureté, fort répandu dans leur milieu » (Ehrenberg, 1985, p. 12). Mauger (2006) montre, quant à lui, que depuis les années 1970 des invariants structurent toujours les « bandes » notamment la valorisation de la virilité.

2. Nous pouvons citer deux bagarres rangées observées lors de notre enquête : la première à l'occasion du match Lyon-PSG en avril 2006 s'est déroulée dans un petit parc gazonné pour enfants à un kilomètre et demi du stade ; la deuxième correspondant à un match Nice-PSG en novembre 2007 s'est déroulée sur le bord de mer, la veille, à Antibes.

Dans le discours des Hooligans interrogés, on peut repérer une représentation guerrière d'eux-mêmes faisant référence au mépris de la peur, au plaisir éprouvé dans la violence physique, évoquant en quelque sorte les guerriers médiévaux (Elias, 1973, pp. 321-363 ; Bloch, 1968, pp. 409-416).

Au-delà des valeurs individuelles, des valeurs collectives sont fortement ancrées définissant un véritable code d'honneur. Les actes d'honneur : courage lors des bagarres, combativité, soutien des membres du groupe lors des phases de violence, sont reconnus comme tels par le groupe et articulés autour de valeurs communes liées à la virilité. Plusieurs impératifs en dégagent : le courage de se battre, la solidarité et la loyauté envers le groupe d'appartenance. Dans les groupes que nous avons observés, nous avons pu constater que le code d'honneur s'articule essentiellement autour des notions de loyauté et de fidélité au groupe. La solidarité renvoie à une conception du groupe comme clan, fondée sur un noyau comme nous l'avons évoqué précédemment. Dès lors, l'hooliganisme devient un lieu de « fabrication des mâles » (David, 2006), un moyen de se construire des « carrières d'hommes » à coup d'exploits virils : « Plus nous sommes craints, plus nous existons » (Erhenberg, 1991).

De plus, se joue une relation de pouvoir quant au territoire : « L'autre est sur mon territoire, par ce simple fait il me provoque » (Bodin, 1999, p. 153) ; cette « guérilla urbaine » vise à affirmer une hégémonie groupale sur un territoire (Bodin, 1999, p. 153). Au cœur de la violence est mise en jeu la notion d'espaces et de frontières à ne pas franchir. Ces frontières sont redéfinies à chaque fois en fonction du territoire investi. On retrouve ces traits typiques chez les Casuels puisque l'issue d'un combat se solde, en général, par la fuite du groupe adverse : « Le vainqueur n'est pas celui qui bat l'autre mais qui le met en fuite » (Julien). « Il faut défendre les zones culturellement définies » (Thierry).

Trois éléments sont ainsi étroitement liés : individualité (virilité, dépassement de soi), collectivité (code d'honneur : loyauté, solidarité), territorialité (défense d'un territoire défini).

À ces moteurs de l'engagement dans le hooliganisme, on peut ajouter le désir de paraître particulièrement puissant pour les Casuels.

La logique du défi et du paraître

Particulièrement bien mis en évidence dans les groupes Ultras par Bromberger (*op. cit.*), le supportérisme extrême est mû par une volonté de reconnaissance et de visibilité : « La bagarre est un moyen de devenir plus visible que les autres spectateurs et, peut-être, plus visible que les joueurs » (Ehrenberg, 1985, p. 12). C'est à la fois se faire voir et se

faire reconnaître comme acteur social, « c'est prendre rang sur la scène sociale » (Nuytens, 2005). À travers le groupe, c'est une image de soi et du collectif qui émerge, une réputation qui se construit.

Ainsi Fabrice relate-t-il un événement fort de sa vie de hooligan articulé autour de la reconnaissance extérieure de la valeur combative de son groupe : « Ce fut le cas le 14 septembre 2004 au Parc des Princes où nous étions plus de 300 à attendre les fameux Headhunters, mythiques Hooligans de Chelsea qui étaient considérés à l'époque comme la meilleure bande en Europe. Des jeunes, des anciens, toutes les bandes de Paris étaient regroupées avec les suiveurs derrière et c'est dans un désordre total qu'une soixantaine de lads de chaque camp ont réussi à en découdre pour que Paris l'emporte finalement avec la manière. Paris a fait tomber le grand Chelsea pour une soirée et s'est vu placé en haut de l'affiche en Europe » (Fabrice).

Dans cette volonté de reconnaissance par les pairs, se développe ce qu'un de nos acteurs a appelé un « Baston business ». De nombreux hooligans mettent en lignes leurs vidéos ou mettent en vente des cassettes ou DVD d'affrontement, certains écrivent des livres, éditent leur biographie de *Bad boy* au sein d'une *firm*. L'autopromotion et la visibilité des actions violentes trouvent un essor considérable par l'intermédiaire d'Internet qui contribue à la consolidation à distance des groupes diffus.

Mais cette « rage de paraître » (Ehrenberg, 1985) prend une forme particulière chez le Casual. Son but consiste à n'être reconnu que de ses pairs pour éviter d'être arrêté par la police. S'il développe une « stratégie de discrétion » pour les non initiés, en revanche il arbore les signes distinctifs de son appartenance pour se faire repérer par ses semblables. Il veut être vu par ses pairs et apprécié pour son bon goût. C'est le « casual spirit ». S'il se fond dans le décor, le Casual est en revanche facilement identifiable par les connaisseurs.

Dans ce milieu volontairement fermé, le Casual se distingue par une volonté plus individualiste de mise en spectacle de sa personne à travers un *look*. Les Casuels affichent une volonté de différenciation, une certaine forme d'élitisme, en refusant l'uniforme des supporters et en promouvant une « forme de dandysme » qui consiste à vouloir créer l'événement pour soi (Mignon, 1998, p. 135). Le mode vestimentaire vise en fait un double objectif, passer inaperçu aux yeux des forces de l'ordre tout en étant reconnaissable pour ses pairs : « La tenue type est une veste Stone Island et une casquette Burberry. Désormais, la fierté est dans la marque affichée. Avant d'être supporter de son club, on est donc hooligan de tous les clubs avec des marques caractéristiques comme Umbro, Lonsdale, Fred Perry, Ben Sherman, Stone Island, Henry Loyd. Le casual est un sapeur fasciné par les vêtements et les marques de qualité » (Julien). Ainsi par exemple, Jean, 24 ans, commercial depuis 5 ans, s'identifie aux hooligans anglais et porte une petite



Sebastien ORTOLA/REA

Jean Ayissi, journaliste photographe AFP, est pris à partie par des supporters

veste Fred Perry noire, un jean bleu foncé, une paire d'Adidas à 3 bandes sur le côté (« très appréciée des Casuals » nous précise-t-il). Il dit appartenir à une bande ayant son quota de violence et son style vestimentaire. Son but au moment des matchs est de se faire remarquer le plus possible dans des endroits clés, « pubs branchés », « magasins de fringues », de disques afin de montrer sa présence et son appartenance à un groupe. Le look et la mise en scène de soi semblent primer sur l'identification politique ou sociale dans les groupes de Casuals observés.

Désolidarisation politique et populaire

Conformément à ce qu'ont constaté Bromberger et Mignon, l'engagement politique des hooligans reste assez marginal. Depuis les années 1980, la situation a beaucoup évolué et comme le note Hourcade (2000), l'apolitisme est la tendance majoritaire. Contestant les discours les associant aux mouvances d'extrême droite³, les hooligans revendiquent leur liberté de pensée. Prônant les valeurs de fraternité, ils affichent leurs valeurs nationales et patriotiques tout en se démarquant des courants extrémistes. Nombreux sont nos acteurs à revendiquer ce détachement politique : « Peu importe ce que tu penses politiquement, l'essentiel c'est de se cogner avec les tripes pour le club, pour la

tribune » (Eric). Néanmoins la majorité des supporters observés sont des jeunes hommes blancs entre 16 et 30 ans instaurant une ségrégation implicite mais aussi organisée.

Il en est de même pour l'origine populaire voire marginale des hooligans. Les analyses classiques (Elias, Dunning, 1994) affirment que le supportérisme violent est le fait des plus démunis. Cependant l'étude approfondie de Bodin affirme que la répartition des publics montre, contrairement aux résultats obtenus dans les pays anglo-saxons et aux représentations communément admises sur les PCS des publics sportifs « violents », que ceux-ci ne sont pas tous des déshérités sociaux. Ainsi, tous sexes confondus, 37 % d'entre eux sont des élèves ou des étudiants et 82 % sont insérés professionnellement ou poursuivent des études. Ainsi la population des foules sportives violentes s'apparente à celle de la délinquance pour ce qui concerne leur caractère masculin, juvénile et urbain, mais s'en différencie, par le fait qu'elle n'est pas l'apanage des plus démunis. Une autre étude que nous rapporte Bromberger va également dans le même sens, constatant que les « Siders » du Standard de Liège (groupe réputé très violent) compte certes 19 % d'ouvriers et 21 % de chômeurs, mais aussi

3. Il est vrai que ces clichés, souligne Bromberger, « s'offrent comme un prêt à penser commode mais masquent une réalité beaucoup plus diverse et complexe » (Bromberger, 1995, p. 240).

41 % de lycéens et 6 % d'employés (Bromberger, 1995, p. 245). C'est ce que confirme également l'ouvrage très documenté de Buford, (1994) mettant en scène des citoyens intégrés et ordinaires.

Dans la population que nous avons observée, la plupart des individus sont issus de professions intermédiaires et supérieures (ingénieurs informatiques, commerciaux, professeurs des écoles) ou sont étudiants. On imagine les hooligans comme des individus en marge de la société. En fait, ceux que nous avons rencontrés sont professionnellement et socialement intégrés. Ils sont pères de familles, cadres d'entreprises, ouvriers, étudiants, banquiers, ingénieurs, professeurs des écoles, facteurs ou encore exerçant des métiers d'agents commerciaux. On trouve chez les *Casuals* que nous avons rencontrés une revendication très forte d'être distingués des « lascar » de banlieue et de leur apparence trop « balourde ». Il existe, chez eux, une nette dissociation entre l'individu des stades violent et le citoyen de tous les jours : « Beaucoup se la jouent supporter pendant les matchs mais la semaine ils redeviennent des « lascar » de cité. C'est pour ça qu'il y a pas mal d'accrochages. C'est une question d'esprit, de culture. Nous, on aime, la France, on aime le PSG et on est intègre dans la vie de tous les jours même si on se bat au stade » (Michel). « C'est vrai que culturellement on est en décalage avec les racailles d'Auteuil » (Julien). Cette allusion aux racailles déguise cependant mal une référence aux populations des banlieues d'origine immigrée qui occupent la tribune d'Auteuil. Même si l'apolitisme est revendiqué, le positionnement idéologique est sous-jacent affirmant « la volonté de défendre une identité nationale perçue comme menacée (Hourcade, 2000, p. 121).

Le *Casual* fait état d'une volonté distinctive qu'il donne à voir par son mode vestimentaire mais aussi par la revendication d'une séparation des mondes à plusieurs niveaux. D'une part, il représente une France blanche patriotique distincte de celle des milieux populaires immigrés. D'autre part, il incarne un supporter violent associé à un citoyen respectueux des règles sociales en dehors du football.

On comprend dès lors que la forme de violence proposée par les hooligans et particulièrement les *Casuals* diffère grandement d'autres formes de violences urbaines comme celle des émeutes de banlieue par exemple. Beaud et Pialoux, (2003) montrent que la jeunesse impliquée dans les violences urbaines de banlieue se caractérise par la vulnérabilité de sa position sociale et les effets stigmatisants de la ségrégation résidentielle. La radicalisation des comportements dans les années 1990 est, dès lors, l'une des expressions du refus de la maltraitance sociale institutionnalisée, de l'impuissance face à la précarité se muant en « rage multiforme » symptomatique d'une logique profonde d'« autodestruction ».

Violence et dandysme

Les hooligans restent assez éloignés de l'image traditionnelle que l'opinion publique peut avoir d'eux. Le hooligan est un individu socialement inséré qui, s'il travaille normalement en semaine, se complaît à organiser des combats de rue le week-end. Recourant à une violence systématique génératrice d'identification au groupe, le hooligan entend aussi organiser ses actions selon des valeurs et un code d'honneur qui lui sont propres. Par ailleurs, l'image du *Casual* est aussi légèrement différente du portrait du hooligan dressé dans la littérature sociologique spécialisée. Ainsi, loin de constituer des « meutes » barbares (Brohm J.-M., 1993), les hooligans et les *Casuals* en particulier intègrent les modes d'agir modernes, mais en les investissant dans des pratiques transgressives.

Cultivant un goût prononcé pour la violence organisée, motivé par une volonté acharnée d'en découdre avec les autres *firms*, le *Casual* constitue un style de vie apolitique qui s'inscrit dans une logique du paraître. Par le *Casual spirit*, il prône une forme de dandysme privilégiant certaines marques vestimentaires et des comportements spécifiques à son groupe.

Annexe méthodologique

Présentation des informateurs

Âge	Jean 24 ans	Julien 24 ans	Denis 23 ans	Fabrice 27 ans	Thierry 23 ans	Eric 24 ans	Michel 27 ans
Profession	Commercial	Commercial	Postier	Commercial	Employé Ville de Paris	Gestion vols aériens	Electricien
Professions des parents	Chargé d'affaire grand compte Assistante de direction	Cadre commercial Employée à l'Éducation Nationale	Employés de l'éducation nationale	Gérants d'imprimerie	Ouvriers	Employés de mairie	Commerçants
Situation familiale	En concubinage Avec un enfant	En couple	En couple	Célibataire	Célibataire	Célibataire	En concubinage
Lieu d'habitation	Val d'Europe	Livry-Gargan	Elancourt (78)	Courbevoie	Banlieue parisienne	La Courneuve	Villeparisis
Participation à un groupement associatif ou un parti politique	Non	Non	Non	Non	Non	Non	Non
Nombre d'années en tant que supporter hooligan	5 ans	8 ans	5 ans	11 ans	5 ans	8 ans	9 ans
Rôle dans la bande	Suiveur	Meneur actif du noyau dur	Membre actif du noyau dur	Meneur	Suiveur	Suiveur	Suiveur

Comme le soulignent Mignon (1998) ou Bodin (1999) les enquêtes dans le milieu hooligan sont difficiles comme dans tout milieu marginal. Afin de respecter l'anonymat de nos informateurs nous avons changé leur nom et ne sommes pas autorisés à révéler le nom de leurs bandes. Les entretiens ont duré pour chacun des acteurs deux fois 1h30. Les questions étaient articulées autour de sept points centraux : l'histoire personnelle (l'entrée dans l'hooliganisme), les caractéristiques du groupe hooligan d'appartenance (place dans le groupe, organisation du groupe, rapports entre les membres, modes d'entrée...), l'organisation des rencontres, le déroulement des affrontements, le hooliganisme dans son ensemble (définition, caractéristiques...), l'identité Casual, l'identité sociale (âge, profession...).

Références bibliographiques

- Beaud S., Pialoux M., (2003), *Violences urbaines, violence sociale. Genèse des nouvelles classes dangereuses*, Paris, Fayard.
- Bernardeau Moreau D., (2006), « Bénévolat et fédération sportive, de l'association à l'entreprise », Engels X., Hély M., Peyrin N., Trouvé H. (dir.), *De l'intérêt général à l'utilité sociale ?*, Paris, L'Harmattan, Logiques sociales, pp. 147-162.
- Bloch M., (1968), *La société féodale*, Paris, Albin Michel.
- Bodin D., (1999), *Hooliganisme, vérités et mensonges*, Paris, ESF.
- Bodin D., Robène L., Héas S., (2005), « Le hooliganisme entre genèse et modernité », *Vingtième siècle*, n° 85, pp. 61-83.
- Brohm J.-M., (1993), *Les Meutes sportives. Critique de la domination*, Paris, L'Harmattan.
- Bromberger C., Hayot A., Mariotti J.M., (1987), « Allez l'OM ! Forza Juve ! La passion du football à Marseille et Turin », *Terrain*, n° 8.
- Bromberger C., (1995), *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Mission du patrimoine/MSH.
- Bromberger C., (1998), *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Paris, Bayard Éditions.
- Buford B., (1994), *Parmi les hooligans*, Paris, 10-18.
- Collinet C., (2002), « La sociologie du sport en France », *L'année sociologique*, volume 52, n° 2, pp. 271-295.
- Collinet C., Taleb A., (2008), « Sociologues et sociologies du sport en France », *Revue Sociologie et sociétés*.
- David R., (2006), « Le bestiaire du football : La fabrication des mâles », *Football, Sociologie de la haine*, Dal C., David R. (dir.), L'Harmattan, Logiques sociales, pp. 155-180.
- Ehrenberg A., (1985), « Les hooligans ou la passion d'être égal », *Le foot et la fureur, Revue Esprit*, 8-9, août- septembre, pp. 7-13.
- Ehrenberg A., (1991), *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy.
- Elias N., (1973), *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Levy.
- Elias N., Dunning E., (1994), *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard.
- Fossé-Poliak C., Mauger G., (1991), « La politique des bandes », *Politix*, vol. 4, n°14, pp. 27-43.
- Hourcade N., (2000), « L'engagement politique des supporters « ultras » français. Retour sur des idées reçues », *Politix*, n°50, pp. 107-125.
- Lagrange H., (1998), « La pacification des mœurs et ses limites. Violence, chômage et crise de la masculinité », *Revue Esprit*, décembre.
- Le Breton D., (1991), *Passion du risque*, Paris, Métailié.
- Mauger G., (2006), *Les bandes, le milieu et la bohème populaire. Étude sociologique de la déviance des jeunes des classes populaires*, Paris, Belin.
- Mignon P., (1985), « Profession de foi : supporter », *Le foot et la fureur, Revue Esprit*, 8-9, août- septembre, pp. 1-5.
- Mignon P., (1995), « La violence dans les stades : supporters, ultras et hooligans », Actes des entretiens de l'INSEP, *Les cahiers de l'INSEP*, n° 10.
- Mignon P., (1996), « Hooliganisme en France. Le sport à l'épreuve », *Revue Lire et savoir*, n° 3, pp. 61-67.
- Mignon P., (1998), *La passion du football*, Paris, O. Jacob.
- Nuytens W., (2005), « Le supporter de football et la règle : entre la faire et la défaire », *Déviante et société*, 2, pp. 155-167.

Biographies

CÉCILE COLLINET est professeur de sociologie à l'UFRSTAPS de Paris-Est, Marne-la-Vallée. Après avoir fait partie de l'équipe de J.-M. Berthelot à Paris-Descartes puis à Paris IV, elle est membre aujourd'hui du laboratoire de sciences sociales ACP de Paris-Est (Analyse Comparée des Pouvoirs EA 3350) dans lequel elle dirige une équipe centrée sur le sport (Le Groupe de Recherche en Épistémologie, Histoire et Sociologie du Sport). Ses travaux portent sur la sociologie des sciences, elle a notamment publié en 2005 un ouvrage en collaboration avec J.-M. Berthelot et O. Martin *Savoirs et savants. Les études sur la science en France*, PUF, coll. Science, histoire et société et divers articles sur le sport dans cette perspective (Collinet C., Terral P., 2006, « Une controverse scientifico-technique dans le monde des sciences du sport : le cas de l'électrostimulation », *Sociologies contemporaines*, n° 64, pp. 67-87) ; et sur la sociologie du sport de manière plus générale (Collinet C., Taleb A., 2008, « Sociologues et sociologies du sport en France », *Revue Sociologie et sociétés*).

Cecile.Collinet@univ-mlv.fr

DENIS BERNARDEAU-MOREAU est maître de conférences à l'université Paris Est Marne-la-Vallée. Il fait partie de l'équipe ACP (Analyse comparée des pouvoirs, EA 3350) et du groupe GREHSS (Groupe de Recherche en Épistémologie, Histoire et Sociologie du Sport). Ses thèmes de recherche privilégiés portent sur la sociologie et la professionnalisation des organisations sportives. Il a notamment publié sur ces thèmes : en 2007, en collaboration avec Hély M., « Transformations et inerties du bénévolat associatif sur la période 1982-2002 (Analyse secondaire des enquêtes INSEE Contacts 1982-83 et EPCV 2002) », *Comprendre les engagements aujourd'hui, Sociologies pratiques*, PUF, n° 15, pp. 9-23 ; en 2008, « Les nouveaux dirigeants bénévoles. Liens professionnels et réseaux d'intérêts », in Carreira T., Da Silva Costa A., Tomé A. (dir.), *Sociologie du sport. Pratiques, Mythes, Éducation*, Editorial Minerva, Lisbonne, Portugal, pp. 93-105 ainsi que « Quand la logique bénévole cède la place à la logique salariale. L'exemple du handball professionnel français », *Revue Loisir & Société*, PUQ.

JULIEN BONOMI est étudiant en Master 2 Cultures sportives à l'université Paris Est, Marne-la-Vallée et appartient au GREHSS (ACP EA 3350). Ses travaux portent particulièrement sur le hooliganisme.